

Desouches-Aznar, Marie-Brigitte, *Calpulalpan, Reforma agraria e industria nueva en un municipio del centro mexicano*, Paris, Institut des Hautes Études de l'Amérique latine, laboratoire associé 111, 1970, 56 p.

C. A. Girault

Volume 15, Number 35, 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/020972ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/020972ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Girault, C. A. (1971). Review of [Desouches-Aznar, Marie-Brigitte, *Calpulalpan, Reforma agraria e industria nueva en un municipio del centro mexicano*, Paris, Institut des Hautes Études de l'Amérique latine, laboratoire associé 111, 1970, 56 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 15(35), 406–408.
<https://doi.org/10.7202/020972ar>

which, because of the disruption of former trading patterns, could no longer be imported. His book is scarcely an urban study: industrialization rather than urbanization is his subject and the São Paulo of the title refers to the state and not to the city. Analysis proceeds always at the level of the state and we are not given studies of the industrialization of particular towns. But the inclusion of the book in this review can be justified on the grounds that it is surely indispensable reading for anyone concerned with the urbanization of the state of São Paulo.

In the first part of the book, Dean is concerned with the emergence of the entrepreneurial class of São Paulo, discovering who the entrepreneurs were and where they came from. He traces their origins in the aristocracy of the coffee planters and among the European immigrants, and follows the merging of these two streams to form the new industrial elite. Throughout the book, Dean keeps to the fore the ideas, attitudes and even the personalities of the entrepreneurs. In Part II Dean covers the growth of industry between 1914 and 1930. It is here that he takes issue the generally accepted view of the role of the First World War as a stimulator of industry in São Paulo. His examination of the evidence leads him to make the following statements: « If all or most of the revisionist arguments presented above are valid, then World War I was not in itself particularly stimulating to Paulista industry » (p. 98). « It might be asked », he adds a few pages later, « if the industrialization of São Paulo would not have proceeded faster had there been no war » (p. 104). Dean accepts that his revisionist case is less sure against the role of the Depression and he concedes when dealing with World War II that « It is possible . . . that the wartime shortages and dislocations had in the second instance the salutary effects often attributed to the first » (p. 228). In the third part of the book, Dean examines the social outlook of the industrial elite and follows this with what is really an examination of the economic policies of the Vargas governments to 1945.

These three books are a welcome addition to the literature. They contain new information, new ideas and insights and illustrate the possibilities and rewards as well as the hazards of historical urban studies in Brazil. There is no sure formula for success in this field, but perhaps the safest course lies in the choice of a manageable topic and original research. Urban history is now in fashion so it is probably safe to say that we can look forward to more studies of Brazil's urban past.

J. H. GALLOWAY

University of Toronto

MEXIQUE

DESOUCHES-AZNAR, Marie-Brigitte, Calpulalpan. Reforma agraria e industria nueva en un municipio del centro mexicano, Paris, Institut des Hautes Études de l'Amérique latine, laboratoire associé 111, 1970, 56 p.

L'étude de M.-B. Desouches-Aznar est précédée d'un résumé en français de deux pages qui nous dispensera de reprendre l'analyse des trois chapitres que compte ce cahier de 56 pages. L'attention de l'auteur se porte vers les problèmes économiques et sociaux d'un municipe situé à l'extrémité orientale de l'état de Tlaxcala (à environ 80 kilomètres de Mexico), à la lumière des données du milieu physique et de l'histoire.

On sent que c'est dans l'analyse du milieu physique que l'auteur se sent le moins à l'aise. Si l'on ne relève pas d'erreur majeure, on note tout de même que les sols sont définis de manière fort imprécise — imperméables (p. 12) ou perméables (p. 14) ? —, que les conditions d'utilisation de nappes d'eau profondes pour une éventuelle irrigation ne

sont pas indiquées (p. 13). Ce milieu est en effet caractérisé par la sécheresse qui rend les rendements agricoles très irréguliers et qui peut même gêner l'approvisionnement en eau des villages. On note également que l'interprétation des pyramides des âges (p. 20-21) n'est pas correcte : « la classe des 10-15 ans diminue peu à peu à cause de la mortalité infantile » (*sic*). De même il est impossible de lire l'âge moyen des décès sur une pyramide . . .

L'historique, appuyé sur les dépouillements d'archives, permet de relever dans un cas particulier des faits déjà assez connus pour le centre du pays. Si l'on néglige la période coloniale, on retient surtout que le XIX^e siècle a été une période où s'est consolidé un système oppressif autour des *haciendas* qui, ici, fondaient leur économie sur la culture du *maguay*, agave très résistant qui sert à fabriquer le *pulque*. Cette culture requiert des investissements assez considérables, puisqu'elle n'est productive que dix ans environ après la plantation. Au début du XX^e siècle, la pression s'accroît sur les masses indigènes qui ont été dépossédées de leurs terres et la révolution n'est pas tellement due à un déséquilibre entre « ressources naturelles et densité humaine » (p. 22), mais bien plutôt à un déséquilibre entre une population nombreuse — mais moins dense cependant que dans le reste de l'état — et un type de structure économique proche du servage.

La période de la réforme agraire est caractérisée par l'existence de deux étapes. Dans la première étape, les *ejidos* sont constitués de façon officielle, mais la population prend assez peu de part à ces créations : peu d'accaparements de propriétés ici. L'essentiel des attributions de terres date de la deuxième étape (1935-1936), sous la présidence de Cárdenas, ce qui donna substance aux *ejidos* (80% des terres cultivées). Aujourd'hui, l'état est considéré comme une zone où les distributions de terres sont achevées, ce qui ne veut pas dire que la grande et la moyenne propriété n'existent plus. L'étude montre au contraire, à partir des structures de propriété et d'exploitation, combien la situation du monde rural apparaît différenciée.

La société rurale est devenue très inégalitaire, peut-être plus en un sens qu'avant la Révolution où on ne trouvait guère d'intermédiaires entre *hacendado* et *peón*. Aujourd'hui, au contraire, une hiérarchie entière s'est construite à la campagne, fondée sur le statut juridique (propriété privée et *ejidos*), mais aussi sur les positions économiques acquises (possibilité d'avoir du crédit ou pas) et sur les influences politiques (quelques indications franches à cet égard. L'auteur a raison de parler d'un processus de « koulakisation ». On note dans le municipio l'existence d'une propriété de 1 300 hectares fictivement divisée en 10 « propriétés » aux mains des membres d'une même famille. D'autre part certains cultivateurs obtiennent des revenus non négligeables par la possession de matériel agricole (rôle d'entrepreneurs de cultures), d'un ou de plusieurs camions (entrepreneurs de transports), d'un *tinacal* ou atelier de transformation de l'*aguamiel*, sève du *maguay*, en *pulque*. C'est à ce stade en effet, de même qu'au stade de la commercialisation, que les profits sont de loin les plus élevés.

La contrepartie de l'émergence d'une classe de ruraux aisés, c'est évidemment, dans le cadre d'une démographie très dynamique, la prolétarianisation d'une masse croissante de gens. Désormais, à Chapulalpan, il y a davantage de paysans sans terres (*peones*) que de paysans ayant une terre à cultiver. La société rurale est devenue inégalitaire à un deuxième niveau : des différences notables quant aux revenus sont apparues entre le chef-lieu du municipio qui a su profiter au mieux des dotations de la réforme agraire, parce qu'il bénéficiait de « l'initiative » de commerçants et de membres des professions libérales, d'une part, et les autres villages (*pueblos*), les fermes isolées et hameaux (*ranchos*) et les nouveaux habitats dus à la réforme (*colonias*) d'autre part. Devant une telle situation on pourrait être inquiet à juste titre : un nouveau déséquilibre du même ordre que celui qui prévalait avant la révolution n'est-il pas en train de s'installer ?

La solution temporaire à Chapulalpan a été l'industrialisation. Deux industries électroniques, d'origine nord-américaine, se sont installées dans les années récentes. Elles

bénéficiaient d'exonérations fiscales, mais surtout d'une main-d'oeuvre très bon marché (salaire minimum de l'état : \$1,40 par jour). Cependant, cette industrialisation n'est pas suffisante pour employer le très fort excédent de main-d'oeuvre : les deux entreprises recrutent surtout des femmes (630 employés en tout). Une partie de la population cherche à s'employer dans des centres voisins : Ciudad Sahagun, Texcoco, mais surtout México (bonnes, secrétaires, employés de divers services).

Ainsi, à travers l'exemple de Calpulalpan, on saisit combien la population des campagnes du centre du Mexique semble démunie face à des forces économiques et spatiales qui conduisent une majorité de jeunes vers une situation de sous-prolétaires (chômeurs) ou de prolétaires exploités. Le silence des syndicats (p. 48) n'en est que plus troublant.

De cette étude précise, vivante, assez bien documentée, on dira encore qu'elle aurait pu être améliorée sur deux points. L'analyse des relations régionales, pour lesquelles la conclusion n'est vraiment pas satisfaisante, est le premier. Notre impression est que Calpulalpan doit s'attendre à tomber dans la zone d'influence immédiate de México d'ici cinq à dix ans. Deuxièmement, l'industrialisation, superficielle il est vrai, du bourg, n'a sans doute pas été sans conséquences sur l'apparence de ce chef-lieu dont l'importance dans le municipale a grandi : près de 10 000 habitants en 1970 sur une population « municipale » de près de 15 000 habitants. Une étude morphologique du centre et des quartiers aurait peut-être pu nous montrer les étapes du processus de modernisation, en même temps que nous faire aborder un chapitre de géographie sociale concrète.

Christian-Antoine GIRAULT
Institut de Géographie
Université Laval
